

DU SAUMON, DE L'ABEILLE ET DU LOUP

PETIT TRAITÉ D'INGÉNIERIE ÉCOLOGIQUE



ANTOINE NOCHY ET JEAN-JACQUES BLANCHON

(ASSOCIATION HOUMBABA)

Pour raconter une forêt, il faudrait d'abord écouter ce qu'elle a à nous dire. Car si les hommes sont maîtres de l'espace, les arbres sont les maîtres du temps. Face à la détérioration des milieux naturels, la forêt demeure notre principal thermostat climatique.

Notre histoire commence il y a 7 millions d'années, sans doute en Afrique de l'Est, quand notre lignée – préhumains – se sépare de celle des singes – prégorilles et préchimpanzés –, à partir d'un ancêtre commun. Nous venons des arbres. « Comme un petit primate, un mauvais grimpeur déjà bipède, qui grimpait le long des troncs ou passait de branche en branche en s'agrippant avec ses membres supérieurs », peut-on lire dans *La Plus Belle Histoire de l'homme*¹. La forêt garde une capacité à se réinventer, car les arbres fonctionnent dans l'éternité. C'est aussi à partir de la forêt que pourrait se réinventer l'humanité.

Ce 27 août, il est 14 heures à Nîmes quand je grimpe dans le TER en direction de Génolhac (Gard). De là, nous rejoindrons le village d'Aujac à 700 m d'altitude, face au mont Lozère où Antoine Nochy est installé. C'est là que j'ai rendez-vous avec cet homme au parcours singulier : formé à la philosophie en Sorbonne, technicien agricole et ingénieur écologue, c'est un spécialiste du loup² et des grands prédateurs. Sa passion des animaux l'a conduit à s'interroger sur les relations et les usages qu'entretiennent les hommes avec la nature en France et dans le monde. Nous travaillons ensemble depuis quatre ans. Nous devrions monter en estive où Antoine conseille les derniers éleveurs du village pour les aider à cohabiter avec le loup, présent en permanence depuis 2004. Il a aussi prévu de m'emme-

RIVIÈRE
Cèze, Cévennes, 2013

© Houbaba



ner dans plusieurs vallées oubliées où se déploient des forêts à la vitalité et à l'exubérance pleines de promesses. C'est le principal motif de notre rencontre.

Passé Alès, le train s'enfile dans la vallée du Gardon. À mesure que nous prenons de l'altitude, le maquis à chênes verts s'estompe. À La Grand-Combe, j'aperçois par la fenêtre un des derniers puits, vestige du passé minier du bassin houiller d'Alès. À la hauteur de Sainte-Cécile-d'Andorge, j'entre dans un autre monde. À perte de vue ce ne sont que gorges, crêtes et versants couverts de forêts denses et variées, de chênes, châtaigniers, merisiers et pins maritimes, autrefois plantés pour servir de poteaux dans les mines... Au passage de la vallée du Luech, le paysage s'entrouvre sur d'anciennes prairies bordées de frênes, de terrasses et d'anciennes châtaigneraies. Si les plantations ont été nombreuses par le passé, partout le recru forestier est à l'œuvre. Son dynamisme saute aux yeux, comme la présence de nombreux cèdres spontanés, et un peu partout des arbres déjà remarquables (mais tous les arbres sont des arbres remarquables en devenir): j'assiste à la naissance d'une forêt. Le train ralentit, serpente sous les frondaisons, j'aperçois les premières maisons à l'orée des bois. Déjà une heure de trajet. J'ai l'impression d'arriver dans un hameau perdu de la taïga du Primorié (Extrême-Orient russe). J'aperçois Antoine, un sourire, une accolade généreuse et déjà nous repartons. Nous partageons une exigence: celle de s'immerger dans les lieux qui inspirent nos réflexions communes, de côtoyer les petits peuples de la nature et les hommes qui y vivent. Sentir les choses, au plus près de la réalité des êtres. « *Et qui sent sait* », me souffle Antoine.

En Cévennes, la « vergogne » raconte comment la nature produit une qualité qui relativise le sens de la civilisation moderne. La déprise agricole a réinventé depuis plus d'un siècle un pays, une qualité. Les Cévenols eux-mêmes n'ont pas fini de prendre conscience de ce qu'elle autorise dans la redéfinition de leur être. De bergers, d'agriculteurs, d'ouvriers, de tanneurs ou de mineurs, ils sont devenus un peuple de la forêt... Étrange paradoxe au moment où l'Unesco célèbre un paysage pastoral qui n'existe plus qu'aux marges du pays.

IL ARRIVE QUE LES ARBRES SE NOURRISSENT DE SAUMONS

Que connaît-on des arbres ? Si les hommes sont maîtres de l'espace, les arbres sont les maîtres du temps. Leur temporalité n'est pas la nôtre. Certains d'entre eux n'ont pas de programme de sénescence, ce qui signifie qu'ils sont « immortels », ou plutôt qu'ils meurent seulement d'agressions extérieures. Écosystèmes qui ont produit, depuis 380 millions d'années que les arbres existent, 90 % de la biomasse actuelle³. La forêt garde une capacité à se réinventer, car elle fonctionne dans l'éternité. Les plantes et les animaux se rencontrent, dépendent les uns des autres. « *Ici, les frontières entre la vie et la mort, mais aussi entre les espèces s'effacent [...], les comportements que nous tenons pour acquis sont transgressés et parfois même inversés*⁴ »: il arrive que les arbres se nourrissent de saumons !

Chaque année, les saumons remontent les rivières par millions jusqu'au cœur de la forêt.

Il existe une dynamique d'échanges permanente entre de hauts lieux de production biologique et de hauts lieux d'utilisation dans les chaînes alimentaires, à l'instar de l'histoire du saumon et de la forêt pluviale tempérée de la côte nord-ouest des États-Unis. C'est Antoine qui, le premier, m'en a fait le récit, après y avoir passé dix-huit mois il y a quelques années. Dans ses pas, suivons-le dans le parc national Gwaii Haanas en Colombie-Britannique. Là-bas, il n'y a pas de transition harmonieuse entre la mer et la forêt. Les arbres succèdent simplement au varech. Les forêts primaires tempérées forment une fine bande verte de 80 km de large qui s'étirait d'un seul tenant – avant l'ère de l'abattage industriel – le long de la rive occidentale du continent, de l'île Kodiak en Alaska jusqu'à la Californie. Tout le long, des chaînes de montagnes forment un rempart naturel entre le Pacifique et l'intérieur des terres. Les tempêtes et les dépressions qui balaient le Pacifique nord en permanence déversent des trombes d'eau quand les nuages rencontrent l'air froid des montagnes. La douceur qui règne dans ce couloir humide a créé un environnement idéal pour l'épanouissement de la vie à grande échelle et de quelques-unes des plus grandes créatures sur pied existant à la surface de la terre. Toutes les essences d'arbres de la côte Ouest, quoique peu nombreuses – comme le pruche de l'Ouest, le sapin de Douglas, le cèdre rouge ou l'épicéa de Sitka –, sont les plus gigantesques de leur règne. Les conifères continuent de grandir tant que la température ne tombe pas en dessous de 3 °C, ce qui explique la taille gigantesque qu'on leur connaît. Mais c'est leur relation à la mer, plus que les essences d'arbres, qui distingue les forêts côtières.

Gavés de zooplancton océanique, la nourriture de leurs « poissons fourrage », les saumons remontent les rivières par millions chaque année, pourchassés par les otaries jusqu'au cœur de la forêt. Après le frai, les poissons meurent et s'échouent sur les fonds, les rives et sous les branches. Leurs carcasses sont tirées de l'eau par les charognards, ours, aigles... qui s'en repaissent avant d'abandonner les restes. En se décomposant, les nutriments enrichissent le sol où ils sont absorbés par les racines des épinettes de Sitka. Les carnivores, les charognards et des opportunistes comme le grand corbeau, en introduisant les poissons à l'intérieur des terres, diffusent les nutriments dans de larges parties de la forêt.

Des chercheurs de l'université de Victoria (Colombie-Britannique) ont découvert que les saumons contiennent une forme d'azote que l'on ne trouve dans aucun animal terrestre. Ils ont pu suivre les traces de cet azote dans tout l'écosystème, des épinettes de Sitka aux larves de mouches⁵: « *Les nutriments marins et océaniques provenant du corps de saumons nourrissent les plantes et les animaux. Le sol élastique et spongieux, gorgé d'eau, accumule une couche de matière organique en décomposition qui ne se minéralise que très lentement. Cette épaisse couche morte, appelée plancher forestier, est pauvre en éléments nutritifs et l'azote notamment y est rare.* »

Qu'à cela ne tienne, les saumons assureront cette fonction essentielle à la croissance de ces géants qui peuvent vivre 800 ans, dépasser 90 m de haut, et peser plus de 300 tonnes, le poids de trois baleines bleues. Le plus fascinant, c'est que cet échange se fait dans les deux sens. Si le vieux saumon nourrit la forêt, le jeune saumon profite des nutriments et de la qualité des conditions générées par la forêt saine. Ainsi le littoral des océans se nourrit-il des nutriments tirés de la forêt, transportés par le ruissellement de la pluie, les cours d'eau et les créatures qui y vivent. Cela explique l'abondance de la faune, même avec un nombre limité d'espèces: grizzly, ours noir (dont 10 % sont blancs), cinq espèces de saumons, puma, oiseaux marins, aigles...



LE PRÉDATEUR N’EST PAS CELUI QUI TUE

Antoine m’explique: « *C’est la fonction prédatrice qui permet l’entretien et le maintien de la “cathédrale verte”. En induisant un paysage de peur, le prédateur enjoint aux ongulés de bouger, de circuler, entraînant une pression d’abrutissement et de pâturage différentielle sur des surfaces qui laissent la régénération des arbres se mettre en place. Ces mécanismes paraissent simples au point que la société industrielle garde toujours la tentation de se substituer à eux et aux espèces qui les assurent gratuitement et à la perfection. Et sans jamais y parvenir.* »

J’écoute Antoine poursuivre son récit nourri par l’enseignement reçu et l’expérience acquise auprès des experts et des scientifiques du groupe Grands Prédateurs au parc de Yellowstone aux États-Unis. C’est la première fois que j’entends quelqu’un parler ainsi d’animaux que je croyais connaître: « *Le prédateur n’est pas celui qui tue. C’est celui qui tue en augmentant la vitalité des proies, de lui-même, de l’ensemble des êtres et des paysages où il vit. Tuer n’est pas le premier critère de la prédation.* »

LE RÔLE CLIMATIQUE DES « GRANDS DE LA FORÊT »

Le prédateur est l’architecte de la survie, du maintien et de l’évolution éternelle de la forêt. Sans lui, la forêt et jusqu’à la montagne disparaissent. Le prédateur a pour fonction de produire de la qualité et de la résilience dans le monde vivant. « *Il faut sauver les vieux arbres et les grands carnivores.* » C’était déjà le message de deux études internationales parues⁶ en 2014 sur le rôle irremplaçable des plus grands prédateurs et le rôle climatique des « *grands de la forêt* ». « *Couper les gros arbres, c’est supprimer les capteurs de carbone les plus efficaces* », soulignent les scientifiques. Or, des études ont montré qu’ils sont de moins en moins nombreux: les pertes de forêts s’élèvent à 2,3 millions de km²/an, là où les gains – et encore parle-t-on de plantations d’arbres – sont de 0,8 million de km²/an. Il en va de même pour les 31 espèces (sur les 245 de l’ordre des carnivores) auxquelles s’est intéressée l’étude publiée dans *Science*. Seules deux espèces voient leur population croître et quatre seulement sont dans un état stable. Or, le rôle des grands carnivores est majeur, en raison des effets en cascade, mais aussi des effets multiplicateurs provoqués jusqu’au plus bas de la chaîne alimentaire.

BLACKTAIL Yellowstone, 2011

On voit à travers les aléas du froid, de la neige et des prédateurs comment les paysages s’organisent. Sans eux, la forêt serait partout...

© Houmbaba



LE PRÉDATEUR, ARCHITECTE DE LA SURVIE DE LA FORÊT

La France découvre que l’explosion des ongulés – expression d’une vitalité et d’une productivité oubliées depuis Charlemagne –, qui atteignent des niveaux historiques, entraîne des « dégâts ». L’absence de grands prédateurs – lynx et loup –, les politiques de reboisement engagées au XIX^e siècle et dans l’après-guerre, le développement des cultures d’hiver et du maïs, la déprise agricole, etc., toutes ces conditions offrent aux ongulés gîte et nourriture en quantité. Depuis, les densités augmentent et ces espèces colonisent de nouveaux territoires. Elles s’adaptent aux conditions d’un environnement rural qui n’avait plus cours depuis plusieurs siècles. Revenus et contenus dans des forêts qui ne sont pas leur niche originelle, les cerfs font ce qu’ils savent très bien faire: réouvrir des clairières dans des champs d’arbres. Et en l’absence de grands prédateurs, ils se multiplient. Le loup n’a-t-il pas sa place dans ce nouveau paysage français? Pour certains, une déforestation cachée sévirait déjà⁷. L’abondance de la grande faune ne serait pas compatible avec la pérennité et la rentabilité des activités agricoles et sylvicoles, et un tiers des forêts domaniales françaises ne pourrait plus se régénérer naturellement sans protections ni clôtures. Et nous prétendons savoir comment fonctionne une forêt et la préparer aux conditions climatiques à venir?

Si notre modèle de gestion de la forêt ne peut plus fonctionner avec la réalité actuelle du vivant, c’est-à-dire avec les ongulés, les grands herbivores, les prédateurs, et produit un environnement aux fonctions appauvries et cloisonnées, c’est qu’il n’est pas « durable ». Pour connaître la forêt, il faut cesser de ne regarder que sa productivité pour observer sa capacité première et fondamentale de régénération.

LA BIODIVERSITÉ, CONDITION DE LA VIE SUR TERRE

Vivre avec la forêt, ce n’est pas couper les arbres en restreignant ou en retirant les espèces – et d’abord les plus grandes parce qu’elles nous gênent. En appauvrissant les chaînes trophiques, on appauvrit la dynamique forestière et ses champs de possibles. Il y a nécessité à « *penser comme une montagne*⁸ », à la manière du forestier Aldo Leopold. Sans ses prédateurs, la forêt perd ses arbres et finit par perdre ses sols, ses sources et ses rivières. La forêt redonne à la neige la possibilité de s’accumuler sur les pentes et les sommets, une tonicité au système hydrique dont les vallées sont les premières bénéficiaires. En réduisant le ruissellement et l’érosion, elle favorise son infiltration dans les sols.

C'est ce que nous dit une équipe internationale conduite par Rachel Warren⁹ (université d'East Anglia, Royaume-Uni) qui a tenté de chiffrer le risque d'érosion de la biodiversité dû au changement climatique en cours, en inventoriant les aires de répartition de 48 786 espèces animales et végétales. Sans réduction des émissions de gaz à effet de serre, les chercheurs prévoient que, d'ici à 2080, environ 55 % des végétaux et 35 % des animaux auront perdu plus de la moitié de leur zone climatique de répartition, du fait d'une augmentation probable de 4 °C de la température moyenne terrestre et de profondes mutations des climats régionaux. « *Le changement climatique va considérablement réduire la diversité des espèces très communes, qui se rencontrent aujourd'hui dans la plupart des régions du monde.* » Ils ajoutent: « *Cette perte de biodiversité à une échelle globale appauvrirait significativement la biosphère et les services écosystémiques qu'elle nous procure.* »

Pourtant l'approche choisie – la seule possible avec les moyens de calcul actuels – considère les espèces indépendamment les unes des autres. En tenant compte de leurs interactions, le même exercice aurait produit des résultats bien plus sombres.

LA CIVILISATION OCCIDENTALE ET SA « PENSÉE MAGIQUE »

Croire que par une simple réduction de ses émissions l'humanité sera capable de maintenir le réchauffement climatique dans des limites acceptables, ou encore que la vie sera possible comme avant avec une augmentation de 4 °C de la température moyenne sur la Terre, c'est de la « pensée magique », une pensée d'enfant qui ne s'autorise pas à envisager tout seul une autre façon d'entrer en relation avec le monde.

Cette pensée magique situe l'homme hors de la nature et s'en remet au génie humain, estimant que nous pouvons continuer à exploiter les ressources énergétiques du sous-sol (pétrole et gaz, conventionnels ou non) tout en continuant à réduire les espaces et les milieux vivants capables de stocker le gaz carbonique comme les forêts.

Nous sommes dans une situation de survie. Quand reconnaitrons-nous le rôle de la biosphère dans l'histoire humaine ? En réduisant le monde naturel au monde humain, nous produirons des hommes-abeilles – comme c'est le cas en Chine où des ouvriers pollinisent les champs à la main –, des hommes-poissons, des hommes-loups... Exploiter la nature, ce n'est pas la détruire, la remplacer, et encore moins prétendre la recréer. Le « *sauvage* », selon le naturaliste François Terrasson, est « *ce qui remet en question notre volonté* ». C'est l'histoire des Cévennes, au milieu du XIX^e siècle, lorsque les autorités ont demandé aux Cévenols de remettre en place les forêts dans leur pays dévasté par l'érosion et les crues. Cela a été fait autoritairement, en leur demandant de vivre avec cette situation, d'en accepter les difficultés, et notamment celle de devoir réduire un temps les possibilités de produire de quoi s'alimenter. C'était une question de survie. Démarré dès 1840, c'est surtout à partir de 1878 puis de 1900 que le lourd chantier du reboisement, bien accueilli par les Cévenols, a été réalisé. Plus d'un siècle plus tard, dans le pays « aux cinq climats », la forêt est de retour. C'est un autre pays. Ce retour offre l'avantage de repenser la forêt, le « sauvage », comme un champ de nouvelles possibilités, une nouvelle modernité: un autre paradigme dans la gestion et la cohabitation avec la nature, une innovation culturelle, sociale et biologique, puisée à la fois dans l'histoire et la réalité du pays d'aujourd'hui. Comme au XVIII^e siècle, les « *Cévennes modernes* », pour Karl Marx, incarnaient le modèle du paysan révolutionnaire, une paysannerie représentant le futur.

Le sauvage est ce qui remet en question notre volonté.

La forêt peut produire de la savane plus ou moins arborée, un bocage ou de la steppe... Et redevenir de la forêt. C'est en cela qu'elle reste un lieu de réinvention pour l'humanité, à partir duquel il est possible de reconstruire ce qui a été détruit. Au contraire, une steppe sur-pâturée ou labourée devient un désert. L'agriculture est conditionnée par la présence d'éléments non agricoles, qui garantissent son maintien et son adaptation à des conditions changeantes. Si elle prend toute la place, elle n'est plus autonome. « *Dans la trilogie sylvae/villae/urbs, pour s'affirmer comme civilisée, Rome a dû tourner le dos à ses origines primitives et se couper de la silva. Et les lisières forestières sont devenues les frontières naturelles de la res publica... Toutefois si les Romains imposèrent leur système de culture – triade blé/vigne/olive – ils ne délaissèrent pas*

totalelement les produits de la silva. Les villae conservaient une partie du terroir en culture – l'ager –, une partie en prairies et terres non cultivées – le saltus –, et une partie en bois – la silva. L'espace boisé demeurait une nécessité dans l'organisation agricole¹⁰. » La forêt est ce qui borde l'humain, une frange, une marche, les marches désignant anciennement les frontières d'une province. Cela renvoie à la partition antique de l'espace: la cité, la campagne et la forêt. Un partage qui, aujourd'hui, est à réinventer à partir de la forêt.

C'est ce que fit Napoléon. Face au modèle anglais d'agriculture intensive mis en œuvre dès le XVIII^e siècle¹¹, il prit conscience de la nécessité d'organiser les institutions et les territoires pour les rendre plus productifs, plus résistants. Afin de garantir la modernisation du pays, il comprit qu'il était nécessaire d'en reconstituer des éléments originels, des forêts sur les hauts et les versants des montagnes. Il intégra les arbres comme conditions de la restauration d'une agriculture productive dans les vallées. Un reboisement massif fut entrepris à partir de la seconde moitié du XIX^e jusqu'au début du XX^e siècle, alors que les écosystèmes étaient dévastés par l'utilisation vivrière des terres et que les sols érodés étaient emportés par le ruissellement et les crues dévastatrices.

S'AUTORISER À PENSER... POUR CHANGER

Réfugiés dans la forêt cévenole, forts de nos sensations, de notre expérience, nous pensons qu'il est nécessaire d'imaginer d'autres processus et d'autres outils pour vivre avec le vivant non humain et avec la forêt, garants et architectes de la poursuite de l'aventure humaine. Car, pour longtemps encore, le vivant restera le meilleur moyen de fixer le carbone.

Le cadre de l'humanité n'est pas celui d'une nature que l'on doit détruire pour exister. C'est la nature qui est la condition de l'homme. C'est la réalité de ce monde. Comme la présence du prédateur est la condition de la montagne, de la forêt ou du cerf. Dans les limites des écosystèmes rétrécis, érodés et malmenés, nous constatons les limites de notre gestion et notre pensée de la « nature ». Dès lors, il faut construire une autre pensée, qui sera le socle d'un autre rapport au monde. La condition du maintien de la vie sur terre est de retrouver un équilibre climatique. La forêt, thermostat climatique, en est le cadre nécessaire. Le progrès est à réinventer dans une relation avec le vivant spontanée, la forêt, le sauvage, pour produire de la vie. Pour ne pas mourir en changeant le climat, l'humanité doit apprendre à vivre avec les non-humains et à écouter les autres cultures. Il nous

faut relire Claude Lévi-Strauss: « *C'est le fait de la diversité qui doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait perpétuer au-delà d'elle-même*¹². » Le propre de l'humanité, c'est sa liberté, avec sa capacité à choisir. « *Le désordre climatique est le pendant de celui des âmes, et leur cause est similaire. Plus la nature rétrécit, plus sa capacité à nous nourrir tant physiquement que spirituellement recule, et plus nous nous éloignons de ce que nous poursuivons de nous-mêmes*¹³. »

1 L'homme ne descend pas du singe. C'est un singe. Il y a une continuité entre nos ancêtres primates et nous-mêmes. Connue par l'étude des fossiles depuis plus d'un siècle, nous en avons la preuve aujourd'hui grâce à nos gènes. Et ce qui distingue notre espèce des autres, c'est notre langage. A. Langaney, J. Clottes, J. Guilaine, D. Simmonet *et al.*, *La Plus Belle Histoire de l'homme*, Paris, Seuil, 1998. **2** Baptiste Morizot et Antoine Nochy, « Sur la piste du loup. Le paradoxe de la modernité, c'est le retour du sauvage », *Philosophie magazine*, n° 72, septembre 2013, p. 35-41. **3** Francis Hallé, *Un jardin après la pluie*, Paris, Armand Colin, 2013. **4** John Vaillant, *L'Arbre d'or, vie et mort d'un géant canadien*, Paris, Noir sur Blanc, 2014. **5** Sources : Musée canadien de la nature (<http://nature.ca/fr/accueil>) et Parcs Canada (www.pc.gc.ca). **6** N. Stephenson *et al.*, *Nature*, janvier 2014 ; W. Ripple *et al.*, *Science*, janvier 2014. **7** Dossier « Forêt et faune sauvage : un fragile équilibre », *Terre Sauvage*, n° 305, juin 2014, p. 30-51. **8** Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, 1949. **9** Revue *Nature Climate Change*, 13 mai 2014. **10** Martine Chalvet, *Une histoire de la forêt*, Paris, Seuil, 2011, p. 35 et p. 42. **11** Des années 1830 à 1870, c'est la préoccupation majeure du système capitaliste en Europe comme en Amérique du Nord. Pour y remédier, l'impérialisme anglais va donc faire que des régions rurales, mais aussi des pays entiers, exportent la fertilité de leurs terres. Liebig a montré que rien ne pouvait modifier le déclin de la productivité des sols, et que si l'Angleterre a pu maintenir une agriculture capitaliste industrialisée, c'est essentiellement parce que, en plus des ossements européens (grâce à l'achat des ossements des champs de batailles napoléoniens ou des catacombes chrétiennes !), elle a pillé les gisements de guano du Pérou : les importations anglaises passent de 1700 tonnes en 1841 à 220 000 tonnes six ans après ! Source : Justus von Liebig, *Lettres sur l'agriculture moderne*, Émile Tarlier, 1862. **12** Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, chap. 10 « Le double sens du progrès », Paris, Unesco, 1952. **13** Emmanuel Hussenet, *Le Nouveau Monde, regard sur la disparition des banquises et sur le sens des choses*, Paris, Les Cavaliers de l'orage, 2012.



POUR EN SAVOIR PLUS

- Martine Chalvet, *Une histoire de la forêt*, Paris, Seuil, 2011.
- Philippe Goulletquer, Philippe Gros, Gilles Bœuf, Jacques Weber, *Biodiversité en environnement marin*, Versailles, Éditions Quæ, 2012.
- Emmanuel Hussenet, *Le Nouveau Monde, regard sur la disparition des banquises et sur le sens des choses*, Paris, Les Cavaliers de l'orage, 2012.
- Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, édition posthume, 1949.
- Anne de Malleray et Antoine Nochy, « Le devenir loup », *Billebaude*, n° 4, maison de la Chasse et de la Nature et éditions Glénat, p. 56-61.
- Baptiste Morizot et Antoine Nochy, « Sur la piste du loup. Le paradoxe de la modernité, c'est le retour du sauvage », *Philosophie magazine*, n° 72, septembre 2013, p. 35-41.
- Jean-François Toussaint, Bernard Swynghedauw et Gilles Bœuf, *L'homme peut-il s'adapter à lui-même ?*, Versailles, Éditions Quæ, 2012.
- John Vaillant, *L'Arbre d'or, vie et mort d'un géant canadien*, Paris, Noir sur Blanc, 2014.
- Francis Hallé, *Un jardin après la pluie*, Paris, Armand Colin, 2013.

L'AUTEUR

Créée en avril 2012, l'association Houmbaba souhaite réactualiser les traditions spécifiquement françaises de gestion du territoire, à travers une réappropriation du sauvage comme un rouage essentiel, économique et protecteur, du fonctionnement écologique du territoire. Présidée par Antoine Nochy, philosophe et zootechnicien, elle compte parmi ses membres des philosophes, des ingénieurs écologues, des journalistes ou encore des naturalistes.

VUE SUR LE MONT LOZÈRE
Adret et ubac, Cévennes, 2013

Derrière un paysage anthropisé, le mouton, les cerisiers, une forêt spontanée de châtaigniers, pins maritimes, cèdres, micocouliers, sapins pectinés, hêtres, bouleaux, tilleuls, saules : l'avenir de l'homme. Tous les éléments de cet écosystème s'organisent en fonction de l'altitude et de l'orientation entre adret et ubac. Une forêt primaire est-elle en train de se définir ?